

Les dunes livrées aux ajoncs et au vent salin ondu-
laient comme dans un ballet. De son pas décidé, Vinciane avait laissé loin derrière elle les quelques maisons dispersées du bourg de Biscarrosse. Indifférente aux rafales qui secouaient les pins, elle était sur le point d'atteindre les rives du lac. Son visage au teint empourpré exprimait le souci, qui lui donnait un air peu aimable, mais en réalité, il résumait son parcours chaotique des derniers mois. Obnubilée par l'idée d'apercevoir l'hydravion de Jean-Clément décoller depuis l'hydrobase voisine, elle cherchait à interpréter un signe dans le ciel chahuté, mais les éléments de la nature se déchaînaient avec furie ; bientôt, elle n'eut plus assez de ses deux mains pour maintenir les larges rebords de son chapeau qui menaçait de s'envoler. Le froid s'agrippait le long de ses jambes gainées du cuir de ses bottes, couvertes de sa jupe épaisse qui ne dévoilait rien de la blancheur de sa peau. Soudain, une bourrasque plus forte la déséquilibra et la jeune femme un peu chancelante tituba avant de s'affaler en heurtant la terre sur son côté gauche, le bras replié sous le torse.

— Aïe ! gémit-elle.

À plat ventre, la bouche emplie de grains de sable, le

nez au milieu des liserons hérissés en pousse d'où s'échappaient quelques senteurs iodées mêlées aux embruns, elle demeura inerte, comme étourdie. En apparence, aucune fracture, mais, les oreilles bourdonnantes, elle fut persuadée d'entendre le ronronnement du Latécoère 38. Son époux aux manettes, du haut de son cockpit, devait jouir d'une vue spectaculaire sur ce miroir d'eau stagnante entouré d'herbes aquatiques, aux pieds du cordon de crêtes blondes du littoral. Le souvenir de cette fois où elle avait vu le monomoteur de Jean-Clément grossir à vue d'œil avant d'amerrir, rebondir, puis glisser sur l'eau de l'étang s'avérait si fort dans sa mémoire qu'il supplantait la réalité de l'instant présent. Dans son état second, elle eut peine à quitter ce tourbillon vertigineux pour se rendre à l'évidence que seul le rugissement du vent l'accompagnait. Rien d'autre. Sa lucidité la plaça finalement au débotté de sa conscience : Jean-Clément n'était plus de ce monde.

Vinciane dut serrer les dents pour ne pas se laisser submerger par ses émotions. Elle se demanda quel genre de trac l'aviateur avait pu éprouver en fendant les cieux, car elle savait combien, toute sa vie, Jean-Clément avait été fidèle à sa promesse et à son engagement dans sa mission pour l'Aéropostale. Depuis le jour de son examen de passage pour être pilote, à Toulouse-Montaudran, sur les lignes Latécoère, chacun de ses exploits l'avait gonflée de fierté, souvent au prix d'une peur bleue.

L'amour l'avait rendue conciliante, capable de s'accommoder de ces éloignements successifs. L'affectation de son époux sur la ligne Casablanca-Dakar, où des bandes féroces de guerriers nomades jalonnaient les deux mille kilomètres de dunes sauvages, lui avait valu de languir dans l'attente, le cœur tremblant. Son pilote de mari avait

acquis cet apprentissage de réflexes que nécessitent les mystères des sables et le danger des éléments. Il avait forgé son goût de l'aventure dans l'âpreté des escales en des lieux maudits, affiné ses aptitudes, ce qui lui avait valu d'être appelé par Jean Mermoz, alors en charge de l'exploitation des premiers courriers aériens en Amérique du Sud sur les tronçons établis en 1929. Une aventure incroyable. Les subventions de l'État français pleuvaient et cette devise du courrier qui « devait passer » s'était plus que jamais érigée comme une religion dans les tripes de ces pilotes pionniers.

Bien que les dangers de la cordillère des Andes aient été parmi les plus élevés de toutes les lignes Latécoère en service, Jean-Clément Duthaux, formé à la dure par le directeur d'exploitation des lignes Latécoère, n'avait songé qu'à relever un nouveau défi. L'épouse avait deviné la sensation assourdissante de cette mission sacrée, car son casse-cou de mari ne faisait qu'un avec sa machine volante, et même si elle redoutait cette prise de risque invraisemblable, elle n'avait pu l'empêcher de relever ses propres défis, alors que les terrains d'atterrissage poussaient tels des champignons tout le long de la ligne développée depuis 1927 sur cinq mille kilomètres de rivages entre jungles, rocs et forêts vierges en Amérique du Sud. Le patron, l'industriel Bouilloux-Lafont, avait obtenu le monopole du transport de courrier – il s'agissait d'assurer la navette sur l'Atlantique et d'y établir les escales. Vinciane s'était donc résignée à l'idée que Jean-Clément affronte les périls les plus grands, tels ceux de ces fameux deux cents kilomètres reliant Santiago du Chili à Mendoza, en Argentine, à six mille mètres d'altitude, pour la seule exigence de distribuer les quatre mille tonnes de courrier qui transitaient entre

l'Europe et l'Amérique du Sud. Bien que l'optimisme ait été l'une des ressources inépuisables de Jean-Clément, qui évoquait ces pistes désormais équipées de systèmes radio, cela n'empêchait pas la traîtrise des nuages qui dissimulaient ces pitons rocheux du passage des Andes, où nombre d'aviateurs s'étaient déjà fracassés. Les exploits appartenaient à Jean Mermoz, qui, par le biais d'une miraculeuse manœuvre, avait stoppé son Laté au bord du gouffre, ou bien à Henri Guillaumet, qui, suite à un atterrissage en douceur, avait accompli à pied un chemin de croix de sept jours dans la montagne enneigée pour atteindre, agonisant, un village.

Mais Jean-Clément Duthaux, quant à lui, avait perdu la bataille, et Vinciane se retrouvait seule avec son chagrin, envahie par les murmures sournois du passé alors que le vent faisait rage autour d'elle. Ses yeux étaient là, figés sous le poids des souvenirs. La nuit précédant l'accident de son époux, elle avait clairement visualisé dans son rêve l'aiguille de l'altimètre de son hydravion dégringoler, une vallée enneigée, une carlingue décomposée.

Hélas, le pressentiment qui l'avait tirée de son sommeil s'était avéré parfaitement fondé. Dès le lendemain, les autorités l'avaient contactée pour lui annoncer l'accident, en précisant que les recherches de l'épave du biplan lancées au départ de Santiago par les officiers chiliens n'avaient rien donné. Elle avait cru suffoquer de douleur, une douleur physique qui lui avait arraché un torrent de larmes amères. Elle s'était blâmée de ne pas avoir su le retenir, bien que cela ait été absurde, car personne ne retient un missionné de l'Aéropostale, pas même une épouse amoureuse. À Biscarrosse, une cérémonie s'était déroulée à la mémoire du disparu, un jour de brouillard automnal où la jeune veuve,

repliée dans sa peine, n'avait rien entendu des paroles de consolation, refusant d'admettre que Jean-Clément ne reviendrait plus.

Depuis, l'éclat bleu outremer des yeux de Vinciane s'était voilé et son esprit préférait vagabonder dans le passé, plutôt que de vivre l'instant présent. Hier et aujourd'hui se confondaient pour tenir la réalité à distance. Elle faisait bon ménage avec ses monologues à chaque fois qu'elle se dirigeait vers sa destination favorite, l'hydrobase des étangs, bordée de nénuphars, lieu de montage et d'essai des hydravions, où Jean-Clément avait laissé des traces impérissables. Depuis qu'il n'était plus de ce monde, elle s'aventurait souvent jusqu'au hangar, le visage témoin d'un esprit chambardé, pour observer les mécaniciens occupés à l'assemblage des pièces de fabrication des Latécoère, ce qui embarrassait les professionnels qui ne savaient jamais comment la congédier avec tact. Certaines de ses crises l'emportaient sur les rives de l'égarement, les jours où elle croyait reconnaître la silhouette familière de celui qui avait péri quelque part dans la cordillère des Andes. Le plus souvent, le chef d'exploitation usait de mots simples pour la raisonner, d'une voix teintée d'autorité et de douceur, et la veuve vêtue de laines noires repartait comme elle était venue, empruntant le même chemin jusqu'à la « Claire Pinède », nom attribué par ses grands-parents paternels à l'airial¹, propriété familiale où vivaient ses deux sœurs ainsi que sa mère, secondées par la gouvernante Pénélope. Le contremaître des gemmeurs², Pierre Palissier, logeait également chez ses patrons, au fond de l'airial.

1. L'airial est un terrain couvert de pelouse et planté de quelques chênes ou de pins parasols, jadis au devant de la plupart des habitations des Landes de Gascogne situées hors des bourgs (source : Wikipédia).

2. Ouvrier qui saigne le pin pour en récolter la résine.

De plus en plus souvent égarée dans ses songes décousus, Vinciane en avait perdu son sens de l'orientation d'ordinaire infaillible. Un soir, parmi les chemins de sable qui s'engouffraient entre les masses brunes des arbres de la pinède, elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans l'incapacité de retrouver sa route. Les poings crispés dans les profondeurs de ses poches pour se réchauffer, elle gardait les yeux baissés sur ses pieds et avait dû confondre les pistes qui partaient en étoile, couvertes de mousse et d'aiguilles de pin. Rien ne ressemble plus à un pin qu'un autre pin ! Épuisée, incapable de fournir un effort soutenu, elle s'était autorisée une pause et avait fini par s'assoupir.

Du fait qu'elle n'était toujours pas rentrée au petit matin, sa sœur cadette, Mahaut, morte d'inquiétude, s'était mise à sa recherche dans l'humidité pénétrante de la brume épaisse. Elle l'avait retrouvée affalée au pied d'un vieux pin, baptisé « Borne », immense, revêtu de lierre sombre et couvert de baies, de celles que préfèrent les grives qui se réfugient dans ses méandres. Vinciane se tenait enfouie sous sa cape noire, le visage dissimulé sous son chapeau. Elle respirait à peine, ses traits livides encadrés de cheveux hérissés semblaient noués d'angoisse. Elle était glacée de cette humidité qui traverse les vêtements. Elle parvint juste à sangloter, fort mal à l'aise de figurer en pareille posture devant sa cadette. Grâce à sa force musculaire peu commune, Mahaut l'avait aidée à se hisser sur sa monture, ce qui ne représentait pas mince affaire tant elle était costarde. La plantureuse propriétaire de la Claire Pinède s'était laissé porter au fil des balancements incessants que réservait la chevauchée dans l'étendue de la pinède. Elles avaient ainsi atteint en trotinant la belle maison basco-landaise à étages, en pierre de taille, couverte d'ardoise,

dont la façade orientée au sud-est les épargnait du mauvais temps les jours où frappait la tempête.

Le comportement de Vinciane avait laissé croire qu'elle présentait des signes alarmants. Toutefois, même s'il y avait matière à s'inquiéter, Mahaut avait pensé que cette forme d'amnésie demeurait liée au traumatisme du deuil et elle espérait que cela ne se reproduirait pas.

II

Le même fait se reproduisit pourtant. Cette fois-ci, Mahaut – qui avait aidé Vinciane à se relever d’une chute l’ayant laissée exsangue, en larmes dans les dunes – vérifia qu’elle ne s’était rien brisé. Elle incita son aînée à s’expliquer, mais cette dernière ne dit rien. Chaque mot imprononçable pesait en elle comme une pierre. La cadette lut dans les yeux de sa sœur une infinie tristesse avant qu’elle ne s’agrippe à son épaule. Puis, malgré sa détresse évidente, Vinciane reprit peu à peu courage en gravissant le joli trottoir pavé de cailloux qui menait à la maison des Gelinmacq. Une maison aux murs blanchis à la chaux, inspirée des fermes du Labourd, au style conçu dans les années 1920 avec ses colombages entrelacés de briques, sous de larges avant-toits d’un certain cachet. La beauté du parc résolument calme, avec son cèdre rouge séculaire aux branches étagées qui régnait de toute sa majesté sur les autres arbres de l’aïrial, laissait entrevoir l’une de ces belles journées de printemps. Une vieille maison basse d’architecture traditionnelle, occupée par le contremaître des pinèdes, se tenait au fond de la propriété, isolée par une promenade d’ormeaux. Les Gelinmacq avaient placé leurs terres sous la responsabilité de Pierre Palissier, selon le modèle du métayage de la

génération précédente, depuis que les revenus des sylviculteurs provenaient essentiellement de la gemme. Cela faisait près de quatre-vingts ans que tout avait débuté ! Il avait fallu que la guerre de Sécession aux États-Unis, de 1861 à 1865, ratatine les pins des Appalaches – qui, jusqu’alors, fournissaient les qualités supérieures de térébenthine, colophane et goudron – pour qu’expire le monopole américain sur ces produits. Dans les Landes, la barrique de gemme, qui s’était subitement vendue à quarante-cinq francs en 1870, devenait une substance aussi précieuse que le bon vin. Aussi, les deux cents hectares de pinèdes commencèrent à assurer de solides revenus annuels à la famille. Les Gelinmacq avaient eu le nez creux en intervenant dans le reboisement de la forêt dès le feu vert de la privatisation des parcelles communales pour l’assainissement des Landes de Gascogne. Grâce à l’initiative de Napoléon III, qui avait fait aménager et exploiter son domaine de Solférino, les communes, selon le même modèle, concédèrent des parcelles aux particuliers dès 1857. À l’époque où l’on s’éclairait encore à la chandelle de résine, les terres avaient donc étéensemencées de pins, qui seraient rentables une vingtaine d’années plus tard, et entretenues par des métayers qui s’engageaient à donner la moitié du produit de la récolte aux propriétaires sylviculteurs. Ils assuraient par ailleurs l’élevage caprin, les bêtes produisaient le fumier nécessaire à l’encensement du sol. Les propriétaires se déchargeaient également du souci de la récolte du maïs qu’ils confiaient à des journaliers. Les travailleurs agricoles à pied d’œuvre exploitaient les arbres tout au long de la saison et c’était dorénavant Vinciane qui, depuis la mort de son père, Édouard Gelinmacq, se chargeait des relations avec Pierre Palissier, le métayer contremaître au service de la famille depuis une quinzaine d’années. Vinciane, quatrième génération d’exploitants, avait étudié

les méthodes d'ensemencement des forêts ; elle réglait la nature de sa production selon les demandes présumées, combinait de savants calculs pour déterminer l'âge auquel il conviendrait d'abattre les arbres. *L'Histoire du commerce de la résine en barrique* demeurait son livre de chevet préféré. Elle associait ces leçons aux techniques qu'elle avait assimilées grâce à la transmission, à force d'observation et de patience. Vinciane tenait de son père son physique imposant, qui exprimait toutefois une puissance contrebalancée par un visage à l'ovale délicat, une bouche aux lèvres fines, assortis d'une chevelure châtain clair soyeuse, souvent en désordre, dissimulée sous un chapeau. S'entendre dire qu'elle était le portrait de celui qui avait exploité toute sa vie ses deux cents hectares de pins dans son pays de Born flattait sa vanité, car, toute jeune déjà, elle avait compris qu'elle détenait la vocation. La vocation héréditaire qui aurait dû revenir au fils que les Gelinmacq n'avaient jamais eu ! Il ne manquait donc à Vinciane ni le courage ni le talent pour être à la hauteur depuis qu'elle avait pris l'engagement de succéder à son père dans l'entreprise familiale, mais elle filait un mauvais coton depuis la disparition de Jean-Clément. Même s'il convenait d'aborder sérieusement ce sujet qui ne pouvait être passé sous silence, Mahaut prenait des précautions pour ne pas l'offenser. Depuis que Vinciane chavirait sous la pression de ses tourments intimes, Mahaut voulait surtout éviter que les rumeurs ne se répandent dans le milieu des résiniers, où un seul soupçon de défaillance pouvait prendre des proportions démesurées. Une femme seule à la gestion d'un domaine serait toujours attendue au tournant. Jusque-là, personne n'avait remis la compétence de son aînée en question, parce qu'elle donnait le change, alors que les équipes de gemmeurs tournaient à plein régime, la saison venue. Mais combien de temps encore pourrait-on camoufler les déficiences qui

affectaient l'aînée des Gelinmacq ? Combien de temps serait-elle en mesure de diriger l'exploitation forestière ?

Mahaut fut d'autant plus surprise qu'après toutes ces heures passées dans les dunes livrées au vent salin, la jeune veuve se défasse de son état d'épuisement aussi vite qu'elle y était entrée. Vinciane, qui avait ingurgité deux tasses de tisane de valériane pour lutter contre l'anxiété en écoutant les paroles réconfortantes de Pénélope, la gouvernante, reprit la maîtrise de son esprit, comme délivrée de ses démons. Elle ne jugea plus utile de garder la chambre où Mahaut l'avait conduite en lui prodiguant des soins aussi attentifs que ceux d'une mère à son enfant. Elle assura à sa sœur que le devoir l'appelait dans la clairière voisine où la campagne de gemmage débutait. Vinciane n'était pas de celles que l'on éteint aussi facilement. Pour preuve, elle rappela sans détour sa solide constitution et les mises en garde de Mahaut ne servirent à rien.

— Je ne sais pas ce que tu me racontes, mais mon sens des responsabilités n'est pas encore altéré ! Il faut que je les voie à l'œuvre, ces ouvriers, et ce n'est pas toi qui iras à ma place ! ricana-t-elle, prête à congédier sa sœur de la main telle une domestique.

Mahaut eut un sourire inquiet alors qu'elle détournait les yeux. Elle convenait, en son for intérieur, qu'elle aurait bien été incapable de remplacer Vinciane. D'abord, parce qu'elle ne connaissait rien aux campagnes de gemmage, et qu'en tant que cadette de la fratrie à qui le père avait octroyé davantage de liberté qu'à l'aînée, elle s'était laissée porter par d'autres aspirations. Si ses goûts l'avaient menée aux antipodes des préoccupations forestières, elle semblait malgré tout heureuse de jouir de ces longues cavalcades parmi les pins sans affronter les responsabilités qui incombaient au sylviculteur. La rigueur vestimentaire de

sa tenue de cavalière flattait d'ailleurs son corps mince et vigoureux fait pour l'action, voire l'aventure. Elle observa du coin de l'œil Vinciane, dès lors prête à filer vers son objectif tandis qu'elle revêtait un chandail sur sa robe grise, sans broderie, qui suivait les strictes règles du deuil. En un seul élan, Mme veuve Duthaux fut montée en selle, décidée à traverser au petit galop les hautes futaies aux senteurs de résine. Le vent s'était apaisé et la cavalière se laissa gagner par une sorte de quiétude dans les sentiers que le cheval connaissait par cœur. Elle chevauchait dans les allées de la pinède comme dans une eau calme, revigorée par les senteurs balsamiques, sous le chant du merle qui enchaînait ses sifflets moqueurs. Par endroits, certains arbres s'étaient affaissés après les tempêtes de l'hiver. Des tapis de fougères coupées jonchaient le sol. Le printemps s'étirait enfin sur le bord des chemins. Quelle délicieuse promesse ! Ragaillardie, elle engagea son cheval au milieu des pins, éprouvant toujours ce léger frisson devant l'inattendu, sans doute l'appréhension de savoir les gemmeurs à l'œuvre au début de la campagne, leurs jambes protégées de guêtres de laine, des sabots de bois aux pieds, le typique bérêt landais sur la tête, pour ceux qui ne s'étaient pas départis des traditions. Même si le monde avait beaucoup évolué en une décennie, certains résiniers étaient d'anciens bergers nomades descendus de leurs échasses, renonçant à leurs élevages au moment où la forêt landaise avait gagné du terrain. Elle prit soin d'éviter quelques obstacles, tandis qu'au loin, la vue de la pinède débarrassée de ses mauvaises herbes la soulagea. Sur place en un éclair, elle arrêta sa monture à l'intersection d'un chemin pour admirer le travail. Les branches qui nuisaient au gemmage avaient été coupées sur une superficie aussi lointaine que ses yeux la portaient. Tout s'annonçait de bon augure.

Pierre Palissier l'avait entendue s'approcher. D'un pas aussi feutré que son sourire, il se dirigea au-devant de la propriétaire forestière comme cette dernière venait d'attacher la bride de sa jument autour d'un pin.

— Bonjour madame Gelinmacq ! fit-il en ôtant son béret, dévoilant son visage massif au regard déterminé, les moustaches lissées à la Napoléon III.

Pierre ne s'était jamais résolu à l'appeler autrement que par son nom de jeune fille, sans doute parce qu'il s'était engagé à la Claire Pinède à l'époque du père Gelinmacq et qu'il se tenait au nom du maître par respect. Maintenant que la patronne était veuve, il se sentait d'autant plus affranchi de ce devoir. Heureusement qu'elle n'attachait guère d'importance à ce genre de protocole. Ils échangèrent quelques banalités d'usage et, bien que Pierre possédât cette expérience qui se rapportait à l'univers de la gemme, elle insista pour qu'il redouble de vigilance à l'égard du travail des nouveaux qui leur avaient été adressés par l'Office départemental du placement. Il acquiesça, ne voulant pas la contredire sur ce point, pas plus que sur aucun autre. L'homme ne se défaisait jamais de la houppe¹ qu'il portait déjà du temps où il était berger. Or, il avait abandonné le métier depuis la Grande Guerre, époque à laquelle il avait souffert de la réquisition de son bétail pour fournir la viande à l'armée. S'il voyait là une manière de cultiver un brin de nostalgie, cela ne l'avait pas empêché de s'établir dans la sylviculture comme métayer, avant de passer au statut de contremaître. Le territoire biscarrossais avait le privilège de donner aux plus audacieux l'occasion de tirer de bons revenus de la forêt depuis que le pin était baptisé « arbre d'or ». Les principes de Pierre, tels des liens invisibles, l'atta-

1. Cape, pèlerine.

chaient aux Gelinmacq et il se conformait aux habitudes de Vinciane et les respectait de la même manière qu'il avait agi avec celles de son père. L'ardeur qu'elle mettait à déambuler parmi les gaillards à pied d'œuvre depuis le petit matin pour évaluer les aptitudes de chacun témoignait du plaisir qu'elle y prenait. Autant de passion aurait pu laisser croire à un caprice ! Si les gemmeurs courbaient vaillamment l'échine, la patronne s'assurait de leur respect des règles usuelles du métier. À la façon dont ils se fiaient à la saillie d'une grosse racine, signalant le côté le plus vigoureux de l'arbre pour débiter le travail, elle reconnaissait l'aptitude du gemmeur. L'art de manier la bêche pour gratter l'écorce de l'arbre depuis le pied, sur l'équivalent de soixante centimètres, jusqu'à la manière de dénuder la surface pour que l'entaille se pratique dans l'aubier exprimait le degré d'amour qu'ils portaient aux pins. Du haut de ses 25 ans, elle en avait vu passer, des ouvriers, du plus consciencieux au plus distrait, mais son père lui avait transmis le culte de l'exigence du travail bien fait, de la même manière qu'il aurait procédé avec le fils qu'il n'avait jamais eu. On ne plaisantait pas avec la récolte de la résine qui coulait de l'écorce des pins dans de petits pots de terre cuite vernissés baptisés « Hugues », du nom de l'inventeur qui avait eu l'idée de les placer sous la carre¹ à l'aide de crampons. Surveillant de son œil infail- lible l'initiative de l'un des nouveaux qui, après avoir gratté l'écorce à l'aide de son baresquit², pratiquait l'entaille pour y introduire le crampon, elle n'émit aucune remarque. Alors qu'il débutait les incisions dans le vif du tronc avec son hapchot³, les gémelles⁴ se mirent à voler de tous côtés. La

1. Du gascon : entaille faite au tronc pour gemmer le pin.
 2. Outil utilisé pour gratter l'écorce du pin.
 3. Outil utilisé pour pratiquer l'entaille dans le pin.
 4. Fins copeaux de bois.

forêt résonnait sous les coups, charriant une ivresse qui se diffusait dans chaque parcelle du corps de Vinciane.

Palissier s'approcha d'elle avec son habituelle prévenance :

— Nous disposons d'une cinquantaine de gars, dont quatre nouveaux cette année. L'avenir est entre leurs mains, je ne doute pas de leur capacité à aborder des tâches de cette ampleur. En tout cas, je les ai à l'œil, les gaillards, précisa celui qui, par expérience, savait combien l'essence de térébenthine, issue de la distillation de la gemme, réclamait le respect de certaines règles d'extraction tout au long de la campagne.

— Je ne suis pas inquiète, Pierre. Je sais bien qu'avec vous, ils fileront droit.

— Pour sûr, je veillerai à ce qu'ils ne creusent pas trop profondément la carre.

— Et ne manquez pas de vous assurer que la plaie de l'arbre soit rafraîchie régulièrement... !

C'était sa manière de donner des ordres afin de demeurer légitimement ce qu'elle était : la patronne, qui vérifiait souvent par elle-même que l'écoulement de la gemme s'opérait de manière continue de mars à octobre. La térébenthine recueillie donnerait une essence limpide grâce à son exposition au soleil qui ferait leur fierté.

Pierre assimilait sa campagne de gemmage à la vie militaire. Le gros des troupes campé là logeait dans des cabanes en alignement aux confins de la lande et du terrain boisé. Ils attendaient les ordres, telle une division au grand complet qui aurait assiégé la forêt. Toutefois, pour établir des règles équitables selon les exigences de Vinciane, Pierre voyait les choses comme un échange de bons procédés. Sans se sacrifier sur l'autel, il acceptait les contraintes de cet engagement avec dévouement parce qu'il se sentait compris et soutenu. Il

n'avait pas eu à souffrir d'interminables négociations pour le partage des profits de la résine, pas plus qu'il n'avait connu les conflits agraires qui sévissaient entre les syndicats des métayers et les propriétaires, pour la simple raison qu'il n'y adhérerait pas.

Sous la férule des Gelinmacq, Pierre avait même obtenu des privilèges en matière de logement et bénéficiait d'un confort envié (eau courante, électricité et petits plats de cuisine familiale confectionnés par Pénélope), ce qui ressemblait à un traitement de faveur suscitant la jalousie de la plupart des métayers des exploitations voisines, qui râlaient contre la mauvaise fortune. D'autant plus que Pierre faisait figure de dissident. Ailleurs, ils étaient tous syndicalisés depuis que la fédération des gemmeurs du sud-ouest avait créé un mouvement donnant naissance au « statut légal du gemmeur », comprenant l'instauration du prix minimum garanti, le bénéfice des lois sociales, l'amélioration des conditions de travail, mais ils trimaient pour n'obtenir que de faibles augmentations de salaire, et ce, en dépit de multiples revendications. Parmi les sylviculteurs, les maîtres de la Claire Pinède accordaient à leur contremaître un régime d'exception tant il avait prouvé d'inestimables qualités de médiateur. Grâce à leur maillon fort qui faisait de la conciliation son cheval de bataille, les Gelinmacq s'épargnaient grèves et incidents qui auraient semé la pagaille dans leurs rangs de gemmeurs. Vinciane avait toujours pensé que Pierre aurait fait un bon diplomate, et c'était également l'une des raisons pour lesquelles il participait aux réunions de la confrérie des propriétaires forestiers depuis qu'Édouard, perclus de problèmes de santé, le lui avait demandé. Sur ce point, Vinciane s'en était un peu offensée et l'avait reproché à son père, mais ce dernier n'avait pas voulu en démordre, et

l'avenir lui avait donné raison, si bien qu'elle en avait gardé le pli et Pierre continuait de la représenter.

Les incisions s'enchaînèrent dans les pins d'une vingtaine d'années bons pour le résinage. Fidèles aux consignes reçues, les résiniers exécutaient leur travail jusqu'à la première pause de la matinée. Un seul détail troubla Pierre : la patronne avait abrégé l'inspection, prétextant un rendez-vous. Après un bref échange de messes basses avec son contremaître, elle s'était de nouveau dirigée vers sa monture sous le bruit des outils qui couvrait ceux de la forêt. Il ne pouvait s'empêcher de penser que, depuis la disparition de Jean-Clément, l'héritière des Gelinmacq, prisonnière de son désespoir, n'était plus tout à fait elle-même. Elle donnait l'impression de se cramponner à ses obligations comme à un rocher dans une mer déchaînée. Il suffisait de l'observer pour comprendre. Son silence pesait et son lien au monde s'était modifié à la manière d'une flamme dont les éclats se raréfient au fil des jours. En dépit de sa robustesse, le port de cette écharpe de mousseline nouée de plusieurs tours autour de son cou relevait d'une fébrilité dont elle n'était pas coutumière. Pierre regrettait qu'elle ait troqué la liberté de sa chevelure châtain clair à la faveur du catogan, qui accentuait la dureté de ses traits. Il avait failli lui conseiller de se reposer, mais il s'était ravisé, car elle ne lui en avait pas laissé le temps.

Lorsque la cavalière eut disparu parmi les troncs sombres de la pinède, le soleil flirtait avec les ombres de ce début de printemps. Le vent avait chassé tous les nuages cotonneux. L'activité battait déjà son plein dans la forêt. Les hommes, à la peau luisante de sueur, maniaient le pitey¹ avec aisance, tels des écuyers des pins. Par endroits, l'herbe était

1. Échelle du résinier.

encore lourde de rosée lorsque Vinciane caressa le flanc de sa jument en la guidant vers l'écurie de la Claire Pinède. Puis, fidèle à ses habitudes, elle pénétra dans la maison sans cogner le heurtoir. Félicité, sa mère, l'attendait en douairière. En dépit d'un halo de cheveux fins qui encadrait des pommettes larges et écartées, elle n'en avait pas moins le corps charpenté, qui épousait les formes du fauteuil de la salle à manger. N'importe quel étranger aurait été frappé par ses yeux outremer qu'elle avait légués à sa fille aînée. L'âge lui conférait une sorte de dignité, un éclat certain. Ses mains jadis habiles, qui s'étaient acharnées en vain sur la broderie d'un mouchoir ou d'un napperon, retombèrent mollement sur son tablier dès qu'elle entendit claquer les talons de Vinciane. Sa fille fit irruption dans le salon. Son visage chahuté par la chevelure léonine qu'elle venait de libérer affichait une singulière expression de vivacité. La douairière lâcha aussitôt ces mots blessants :

— Ma pauvre fille ! D'où viens-tu ? Tu as l'air dévastée !

— J'ai l'air de ce que je suis.

Un rictus d'agacement altéra les traits de Vinciane. Sa mère le savait bien, sans doute, d'où elle venait ! Nul besoin de le préciser. Son catogan défait, ses joues rougies par la chevauchée et son chandail un peu étriqué parlaient pour elle à la lueur de la lampe bouillotte posée sur un guéridon. Féli, avec son abord sec et sa nervosité exaspérante passa même sous silence l'épisode du malaise de sa fille. Elle l'alerta :

— L'avenir d'Apolline, ta sœur, me cause tant de tracas... Elle ne lâche pas Mahaut d'une semelle et répète tout bas comme une litanie : « Pimprenelle, Pimprenelle ».

— N'exagère pas, la situation n'est pas si catastrophique. Ça lui passera avec l'âge, cette tocade de lui attribuer un petit nom, fit Vinciane, qui aurait aimé que Félicité en finisse avec ses jugements à l'emporte-pièce. Bien qu'un peu taciturne,

Apolline a une intelligence vive qui la préservera du pire, j'en suis certaine, mais j'espère toutefois qu'elle ne renâclera pas trop à fréquenter l'école.

Elle avait lâché ces mots sans réfléchir et, en les prononçant, elle éprouva de la peine pour la benjamine des Gelinmacq. En souffrance, elle se réfugiait dans la nourriture, s'isolait, s'enfonçait, ne s'intéressait que corps et âme à sa sœur Mahaut, qu'elle avait baptisée « Pimprenelle ». Il aurait fallu l'arracher au vide. Mais le rôle d'une mère n'était-il pas de la responsabiliser ? Vinciane ne comprenait guère que les principes rigides de Félicité, qui, jadis, fonctionnaient telles des formules toutes prêtes, n'aient plus cours avec Apolline, à qui elle passait tous les caprices sous prétexte du traumatisme occasionné par le départ de sa sœur Mahaut, un cauchemar dont la plus jeune ne parvenait pas à se défaire.

Félicité poussa un soupir lourd de sens. Depuis que le domaine des Gelinmacq ressemblait à un gynécée, elle n'y arrivait plus. Elle vieillissait, se rassurait de lieux communs, se vautrait dans le malheur des uns et des autres avec complaisance. Toutes sortes de craintes s'abattaient sur elle, en conséquence de quoi, Vinciane devinait que cette conversation ne les mènerait nulle part, puisque sa mère ne modifierait en rien ses méthodes d'éducation envers Apolline. Elle était trop orgueilleuse pour accepter que l'aînée de ses filles endosse le rôle de troisième parent.

La place de Vinciane dans la fratrie, en tout point conforme aux attentes de son père, ne constituait aucun doute sur la question. Elle s'était forgée durement, se consacrant à corps perdu à ses affaires de pinèdes sans émettre la moindre protestation. La quête de perfection ne la quittait pas et elle essayait de tout contrôler. Son admiration pour Édouard, qu'elle avait pieusement suivi lorsqu'il replantait les bornes de son domaine, avait fait naître cet amour

des arbres. Le bonheur de voir son sort assuré avait fait le reste. Jean-Clément Duthaux, son brillant pilote d'époux, qui ignorait les exigences du négoce du pin, pas plus qu'il n'avait goûté pour la sylviculture, lui avait assuré son approbation, l'avait encouragée à ne jamais renoncer à son idéal. Rien d'étonnant qu'il lui ait témoigné autant de compréhension, lui-même ayant été dominé par la rage de vaincre. Venu de Toulouse, où il avait fait ses marques à la première aérogare de transport civil, Jean-Clément avait appartenu à cette grande aventure humaine de l'aviation adaptée au service du courrier. Duthaux avait eu la chance de pouvoir compter sur le soutien de Pierre-Georges Latécoère, ambitieux industriel fondateur des lignes aériennes pour le transport de La Poste de Toulouse jusqu'à Santiago du Chili dès 1918. Édouard Gelinmacq, comme grand nombre de Français de l'époque, s'était passionné pour les prouesses de l'aviation postale, et ce, depuis que Latécoère s'était mis à construire des avions adaptés au service du courrier. L'un des « As » de l'aviation de la Grande Guerre, le pilote de chasse Guynemer, avec sa cinquantaine de victoires homologuées dans le combat aérien, avait amplement marqué les esprits, à l'instar de René Fonck et de ses victoires légendaires – plus de soixante-quinze homologuées –, tout ce qui attirait le respect des hommes en admiration devant tant de maîtrise. Depuis, les progrès stupéfiants de l'aviation française n'avaient cessé leur ascension. Le retentissement avait été énorme dans l'inconscient collectif et, en l'occurrence, la base d'hydravions conçue sur l'étang de Berre relevait du génie ! Jean-Clément Duthaux avait contribué à l'installation du tronçon transsaharien, bravant les dangers à bord du Laté 14, où la panne était chronique, puis, considéré comme l'un des meilleurs équipiers de la compagnie, il avait été envoyé en Argentine pour l'implantation de la ligne sur le continent

sud-Américain. Édouard, à l'image de ceux de son temps, avait été subjugué par ces pilotes qui se débattaient face à tant d'imprévisible afin d'ouvrir des voies nouvelles partout dans le monde, dont son gendre faisait partie. Il n'avait cessé de leur rendre un éclatant hommage, mais la plus grande preuve de reconnaissance qu'il avait pu lui concéder avait été de lui accorder la main de sa fille. Ce n'était pas rien. Car, à l'instar de la plupart des propriétaires sylvicoles de la région, Édouard aurait pu se préoccuper de marier avantageusement Vinciane, c'est-à-dire ses hectares de pins à un riche parti du même bord, ce qui aurait considérablement augmenté le patrimoine. Les prétendants ne manquaient pas, mais aucun n'avait su braver l'épreuve du feu ! Et le panache de Jean-Clément, qui s'était imposé comme une figure montante dans sa spécialité, l'avait remporté haut la main au détriment des pins.